

LA SÉRIE DU SIÈCLE

À FAIRE

TELLE QUE JE L'AI VÉCUE

Traduit de l'anglais (Canada) par Serge Rivest

 LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

JE ME RAPPELLE. Je me trouvais sur un bout d'asphalte, derrière une salle de classe modulaire de l'école Humber Valley, en 1955. C'était la récréation. Un poste de radio était allumé. Je me souviens de la voix de Foster Hewitt. C'était un match si important que M. Hewitt était là-bas, en personne, quelque part en Europe. Foster Hewitt: la voix des Maple Leafs de Toronto et du hockey en langue anglaise d'un bout à l'autre du pays. Le Canada jouait contre la Russie* en finale du Championnat du monde de hockey sur glace. Notre pays était représenté par les Veeps de Penticton. J'étais à Etobicoke, en Ontario, et j'ignorais où se trouvait la ville de Penticton. Quelques jours auparavant, je ne connaissais aucun de ces joueurs. Aujourd'hui, je sais que Penticton est en Colombie-Britannique et je connais les frères Warwick (Bill et Grant) et le gardien de but Ivan McLelland. Je connaissais à peine le nom des Lyndhursts d'East York qui, l'année précédente, avaient perdu aux mains des Russes, mais je me souvenais du score: 7 à 2. Je savais que les Canadiens étaient les meilleurs hockeyeurs du monde, mais aussi que les Russes étaient

* De 1922 à 1991, ce pays s'est appelé l'Union des républiques socialistes et soviétiques (U.R.S.S.), et ses citoyens, les Soviétiques, mais les médias occidentaux, y compris les médias canadiens, utilisaient fréquemment les termes qui avaient eu cours avant la révolution bolchevique, soit «Russie» et «Russes». J'emploierai indifféremment ces vocables dans cet ouvrage.

SINDEN
4

EN ROUTE

*Harry Sinden (en haut, à gauche)
et les Dunlops de Whitby, en 1958,
à l'aréna de Whitby, Ontario.*



TED
O'CONNOR
5

McBETH
6

OSLO
MINIES



les « champions du monde » en titre. Et je savais que nous devions gagner ce match du 6 mars 1955. J'avais 7 ans.

Et nous l'avions emporté sur les Russes, 5 à 0.

Je me souviens des Jeux olympiques d'hiver de l'année suivante, en 1956, à Cortina, en Italie. Nous étions représentés par les Dutchmen de Kitchener-Waterloo. Leurs initiales, KWD, étaient les mêmes que les miennes (Kenneth Wayne Dryden). Nous avons perdu contre les Russes et avons dû nous contenter de la médaille de bronze.

Nous n'avions pas participé au Championnat du monde de 1957 à Moscou. Quatre mois auparavant, les chars russes avaient déferlé sur Budapest, en Hongrie, pour réprimer la révolution anticommuniste, et certains pays – dont le Canada – avaient boycotté le Championnat du monde de hockey sur glace. L'année suivante, les Dunlops de Whitby avaient porté nos couleurs au Championnat du monde à Oslo, en Norvège. Leur capitaine était Harry Sinden. Je me rappelle avoir quitté une séance d'entraînement en vitesse pour ne pas rater un match amical contre les Russes, au Maple Leaf Gardens de Toronto. Nous étions en novembre, et le championnat n'aurait lieu qu'en mars, mais le match était si important qu'il était télédiffusé. J'avais été abasourdi lorsque les Russes avaient marqué deux buts dès les premières minutes de jeu, mais ensuite nous avons riposté par un but, puis par un autre, et par d'autres encore, si bien que nous l'avions emporté au score de 7 à 2. Plus tard cet hiver-là, en Norvège, sur une patinoire extérieure – de nouveau en présence de Foster Hewitt –, les Dunlops avaient encore battu les Russes, 4 à 2, pour rafler la médaille d'or. Nous étions de nouveau les champions du monde.

L'année suivante, en 1959, les McFarlands de Belleville furent les champions du monde. En 1961, les Smoke Eaters de Trail. Entre ces deux championnats s'étaient tenus les JO de 1960 à Squaw Valley, en Californie, où le Canada (représenté de nouveau par les Dutchmen de Kitchener-Waterloo) avait perdu et où les Américains avaient gagné – oui, les Américains ! Tout le monde savait qu'ils n'étaient pas les meilleurs. Eux-mêmes le savaient. À l'époque, il n'y avait pas un seul Américain dans la Ligue nationale de hockey (LNH). Leur héros olympique, le gardien Jack McCartan, ne joua que 12 matchs dans le club des Rangers de New York avant de disparaître dans l'obscurité des ligues mineures (il joua tout de même 42 matchs dans l'Association mondiale de hockey à la fin de sa carrière). Au moins, les Américains n'étaient que les champions *olympiques*, et non les champions *du monde*. C'est aux Russes que nous pensions. Et, l'année suivante, Trail avait gagné.

Penticton, Whitby, Belleville, Trail : aucune de ces villes ne comptait plus de 25 000 habitants, mais nous les connaissions. À cette époque, il n'y avait que deux équipes canadiennes parmi les six de la LNH, les Canadiens de Montréal et les Maple Leafs de Toronto, mais, pendant quelques semaines, en 1955, 1958, 1959 et 1961, les Veeps de Penticton, les Dunlops de Whitby, les McFarlands de Belleville et les Smoke Eaters de Trail furent nos équipes nationales et les clubs les plus louangés, derrière les Canadiens et les Maple Leafs.

C'est alors nous avons commencé à perdre. Aux mains des Suédois en 1962, en l'absence des Russes – c'était à leur tour de boycotter le Championnat du monde –, et ensuite, d'année en année, contre les Russes. C'était si frustrant ! Si exaspérant ! Nous avions

Gordie Howe, Jean Béliveau, Bobby Hull, Frank Mahovlich, Stan Mikita, Glenn Hall. Nous étions les meilleurs du monde, *sans aucun doute possible*. Ils *devaient* le savoir. Ils le savaient *sûrement*. Mais nous ne pouvions envoyer là-bas nos meilleurs hockeyeurs parce que c'étaient des professionnels et que les championnats mondiaux et les JO n'admettaient que les joueurs amateurs. La guerre froide était aussi une guerre de mots. C'était une époque de propagande où les ennemis jouaient des perceptions pour se persuader de leur supériorité. La réalité était ce en quoi chacun croyait de son côté. On *les* appelait les champions du monde. Les autres ne savaient-ils pas que *nous* étions pourtant les meilleurs ?

J'avais 15 ans, en 1963, lorsque les Russes ont entrepris leur période de domination. Et même si, chaque année, nous ne cessions d'espérer, nous ne gagnerions jamais plus, du moins pas de cette façon. Les joueurs amateurs vieillissants, qui composaient les équipes comme celles de Whitby et de Trail, après avoir renoncé à leur rêve de jouer dans la LNH, ne faisaient plus le poids. De jeunes amateurs, directement issus des ligues juniors, seraient peut-être la solution. C'est ainsi que l'Association canadienne de hockey amateur chargea le père David Bauer, un prêtre basilien (de la congrégation de Saint-Basile) qui avait remporté la coupe Memorial en 1961 à titre d'entraîneur des St. Michael's Majors de Toronto, de mettre sur pied l'équipe nationale du Canada. Il rassembla donc de jeunes joueurs talentueux et prometteurs, frais émoulus du hockey junior, qui souhaitaient se donner pour mission de remporter des championnats du monde et des médailles d'or aux Jeux olympiques. Les meilleurs joueurs juniors, le père Bauer le savait, continueraient d'opter pour la LNH, mais les membres de son équipe s'amélioreraient ensemble au fil des années. Cela dit,

les Suédois, les Tchécoslovaques, les Finlandais et les Russes avaient eux aussi des équipes composées de jeunes hockeyeurs talentueux et prometteurs qui s'amélioraient sans cesse. Et ces joueurs, qui n'étaient pas distraits par la perspective d'une carrière dans la LNH, étaient les meilleurs de leurs pays respectifs. Ils s'amélioraient même plus rapidement que les Canadiens. À trois reprises, le Canada obtint la médaille de bronze, mais l'écart entre notre équipe nationale et les meilleurs joueurs européens se creusait plutôt que de se combler. De 1963 à 1970, huit années de suite, nous étions toujours les meilleurs du monde, mais eux, les Russes, étaient les champions.

J'ai fait partie de notre équipe nationale en 1969, à laquelle je m'étais joint en mars, quelques jours après avoir mis fin à ma carrière universitaire à Cornell. À Stockholm, nous avons terminé le tournoi à la ronde en quatrième place. Nous avons remporté quatre victoires (deux contre les États-Unis et deux contre la Finlande) et subi six défaites (deux contre l'Union soviétique, deux contre la Tchécoslovaquie et deux contre la Suède). C'est aussi à Stockholm que j'ai assisté à deux des matchs les plus excitants que j'aie jamais vus.

Le 21 août 1968, les Russes avaient envahi la Tchécoslovaquie. Sept mois plus tard, le 21 mars 1969, à Stockholm, les hockeyeurs des deux pays s'affrontaient pour la première fois depuis ces événements. Derrière un des buts, dans les gradins, une bannière portait ce message rédigé en tchèque : « Mars n'est pas août. » Je n'avais jamais vu des joueurs faire preuve d'un tel désir de vaincre. Les Tchécoslovaques se battaient pour chaque rondelle, toujours plus fort. Ils se jetaient devant chaque tir ennemi. Ils l'avaient